## CHAPITRE XII.

*Des divers Remèdes non mercuriels recommandés pour guérir la Maladie syphilitique.*

Indépendamment de l'usage interne ou externe des différentes préparations mercurielles, et des médicamens oxigénés dont nous venons de parler dans le chapitre précédent, on a essayé et recommandé plusieurs autres remèdes, soit pour guérir les différentes affections syphilitiques, sans se servir du mercure, soit pour aider celui-ci dans son opération.

D'après les auteurs les plus anciens qui ont écrit sur l'usage du mercure contre la maladie syphilitique, il paroît qu'on s'étoit aperçu de bonne heure, comme nous le voyons si souvent aujourd'hui, que, dans plusieurs cas, le mercure étoit sujet à produire des symptômes désagréables ou dangereux pendant que le malade en faisoit usage; ou qu'il laissoit derrière lui, après la guérison de la maladie syphilitique, des accidens graves et fâcheux; ou enfin qu'il y avoit plusieurs exemples de cas où le mercure manquoit absolument de guérir. On a donc redouté son emploi, et dès le commencement on a cherché un remède qui, sans avoir aucune des qualités nuisibles du mercure, en eût toutes les vertus.

Je parlerai, dans ce chapitre, premièrement des remèdes qu'on a recommandés ou employés pour aider

Universitäts- und Landesbibliothek Düsseldorf urn:nbn:de:hbz:061:2-146096-p0350-6 DFG

le mercure dans son opération, pour rendre son action sur le virus plus énergique et plus certaine, ou pour empêcher ses mauvais effets sur l'estomac ou sur le système entier du corps. Je discuterai après ce qui concerne les différens remèdes qu'on a recommandés et vantés comme guérissant la maladie syphilitique, seuls et sans mercure.

Je ne traiterai pas ici des divers remèdes qu'exige la maladie syphilitique, compliquée avec d'autres affections : ce sera le sujet d'un chapitre particulier.

Plusieurs végétaux, entre lesquels je nommerai surtout le *Guajacum officinale*, le *Laurus sassafras*, le *Smilax salsaparilla*, le *Smilax china*, etc., qu'on a employés, bientôt après la découverte des remèdes mercuriels, pour guérir la maladie syphilitique, sont administrés avec succès dans beaucoup de cas, conjointement avec le mercure, soit comme un véhicule convenable pour le porter et le distribuer dans la masse du sang, soit pour le déterminer, après qu'il a produit son effet, vers la peau, et, en l'éliminant ainsi hors du corps, éviter les accidens qu'on auroit à craindre avec raison, s'il y restoit.

Nous employons différentes parties de ces plantes principalement en poudre ou en décoction. La racine de salsepareille, quoique dénuée de qualités sensibles, a soutenu sa réputation plus que toutes les autres ; et d'après des observations exactes et très-rigoureuses, faites sur-tout dans l'hôpital de Saint-Thomas à Londres, on s'en sert avec avantage

dans diverses maladies syphilitiques, soit avec le mercure, soit après qu'on a discontinué son usage, pour guérir les restes d'accidens qu'il n'a pu détruire. — On en donne une drachme en poudre plusieurs fois par jour, ou on l'administre en décoction. Voy. *Decoctum Smilax-salsaparillæ*. PH. SYPH.

Le gaïac est le remède le plus ancien après le mercure (1) dont on se soit servi pour guérir la maladie syphilitique. D'après le témoignage unanime des auteurs contemporains, un grand nombre de malades, et entre autres le célèbre van Hutten, furent guéris par ce remède. Nous ne nous fions pas aujourd'hui, dans nos climats, à ce remède seul, pour la guérison radicale de la vérole; mais nous employons souvent et le bois et la gomme-résine de cet arbre, avec succès, en décoction ou en teinture, conjointement avec le mercure. Voy. *Decoctum Guajaci officinalis*. PH. SYPH.

Un autre moyen non moins utile dans beaucoup de cas, s'est de combiner le mercure avec l'*opium*. Beaucoup de malades ne peuvent pas faire usage des oxides ou sels mercuriels, sans ressentir des cardialgies, des coliques, des diarrhées, etc. Dans d'autres cas, il y a une irritabilité morbifique dans les parties affectées ou dans le corps en général, qui empêche d'avoir re-

(1) Avant 1517, on en faisoit déja usage, et même il eut une telle réputation, qu'on avoit presque entièrement renoncé à se servir du mercure; mais celui-ci ne tarda pas à recouvrer ses droits. — Dès l'année 1497, on employoit déja le mercure à l'extérieur, et quelques années après il le fut à l'intérieur.

Universitäts- und Landesbibliothek Düsseldorf urn:nbn:de:hbz:061:2-146096-p0352-7 DFG

cours à l'usage du mercure, et qui le rend dangereux ou inefficace : dans tous ces cas, l'opium est souvent un excellent auxiliaire du mercure. Mais ce n'est pas seulement dans ces circonstances que l'opium est utile; il guérit souvent des ulcères syphilitiques malins, qui ont éludé un traitement mercuriel complet. La découverte de l'efficacité de l'opium, dans ces derniers cas, est due à la sagacité attentive de mon ami, le docteur *Nooth*. Elle mérite une place ici.

Un jeune homme, étudiant en médecine à Londres, étoit tourmenté depuis long-temps des symptômes syphilitiques les plus fâcheux, et particulièrement d'ulcères de la gorge d'un très-mauvais caractère. On avoit essayé en vain un traitement mercuriel complet. Les insomnies et le désespoir du malade firent craindre de le voir bientôt tomber dans un épuisement absolu. Dans ces circonstances fâcheuses, quelqu'un lui conseilla d'essayer l'opium, plutôt pour soulager ses souffrances, que dans l'espoir d'en tirer quelque avantage réel. Il commença par un grain, et augmenta successivement la dose. Ce remède rappela le sommeil, les forces se relevèrent, les ulcères prirent un meilleur caractère, les douleurs se calmèrent, tous les autres accidens diminuèrent; enfin, au bout de très-peu de temps, l'état du malade se trouva aussi bon qu'il avoit été déplorable avant qu'il eût fait usage de l'opium : il guérit tout-à-fait.

Se souvenant de ce cas singulier, plusieurs années après, le docteur *Nooth*, alors inspecteur général

des hôpitaux militaires anglais en Amérique, conseilla de faire de nouveaux essais avec ce remède ; et, dans cette vue, on choisit, autant qu'il fut possible, des malades qui éprouvoient des symptômes analogues à ceux qu'avoit eus le malade dont nous venons de parler. Plusieurs de ces malades avoient pris le mercure en vain ; d'autres étoient dans le traitement mercuriel, sans une apparence d'amélioration ; d'autres enfin n'avoient pas encore pris de mercure du tout. On leur administra l'opium, et on commença à donner ce remède à la dose d'un grain, et successivement on l'augmenta jusqu'à cinq, et dans quelques cas jusqu'à huit grains par jour, et même davantage. Il ne parut pas provoquer de sommeil à cette grande dose ; mais il produisit un certain état de repos et calma toutes les sensations douloureuses. On vit, en peu de jours, s'opérer un changement avantageux. La dureté et l'inflamation des tumeurs diminuèrent, la matière devint meilleure, et les ulcères syphilitiques prirent un caractère bénin. On insista sur l'usage de l'opium, et l'on eut la satisfaction de voir (même bien plus promptement qu'on auroit pu l'espérer) ceux qui avoient été soumis à cette méthode de traitement délivrés de tous les symptômes syphilitiques, et guéris radicalement de leurs ulcères.

Il est bon de remarquer que, malgré l'usage de l'opium, les malades avoient presque toujours le ventre libre, même ceux qui en prenoient par jour jusqu'à dix et quinze grains. Cependant, si par hasard les

Universitäts- und Landesbibliothek Düsseldorf urn:nbn:de:hbz:061:2-146096-p0354-9 DFG

selles se supprimoient, il suffisoit, pour les rétablir, de prescrire une petite dose de sel.

On a répété depuis à Londres, et principalement dans l'hôpital d'Édimbourg, ces expériences avec l'opium dans des cas et dans des circonstances à peu près semblables, et on a eu pour résultat : 1°. que l'opium, donné avec le mercure, guérissoit souvent beaucoup plus vîte les ulcères malins syphilitiques, que le mercure ne le faisoit lui-même seul ; 2°. que l'opium guérissoit souvent ces ulcères malins, sur-tout ceux de la gorge, après qu'on avoit employé inutilement un traitement mercuriel complet ; 3°. que l'opium amélioroit l'état des ulcères syphilitiques, sans qu'on administrât le mercure ; mais qu'il ne guérissoit, autant qu'on a pu s'en apercevoir, ces ulcères radicalement dans aucun cas où le malade n'avoit pas pris de mercure avant de venir à l'hôpital, où on se trouvoit obligé de joindre son usage à celui de l'opium, pour produire cet effet salutaire.

Il y a d'autres cas où, pendant ou après un traitement mercuriel, on administre quelquefois avec avantage l'opium conjointement avec le fer. Dans quelques circonstances, j'ai vu d'excellens effets de ce remède, ou, selon les circonstances, d'un extrait de plantes amères, telles que les feuilles de *Juglans regia*, d'*Antyrrhinum-linaria*, de *Menyanthes trifoliata*, d'*Humulus lupulus*, d'*Amygdalus persica*, de *Teucrium scordium*, etc. après avoir employé sans succès un traitement mercuriel.

Universitäts- und Landesbibliothek Düsseldorf urn:nbn:de:hbz:061:2-146096-p0355-5 DFG

M. *Birch* de Londres, dont j'ai eu occasion de parler dans le chapitre précédent, a observé que les étincelles électriques, ou de simples frictions électriques (le malade étant isolé), excitées tous les jours pendant un traitement mercuriel, rendoient l'action du mercure beaucoup plus énergique, en déterminant cette action principalement vers quelque parties affectées de symptômes syphilitiques locaux.

Plusieurs auteurs ont recommandé, dans de certaines circonstances, sur-tout lorsqu'il y a un grand degré d'irritabilité ou de foiblesse, l'usage du mercure combiné avec le quinquina. Mais nous savons à présent, d'après la découverte du citoyen *Berthollet*, que le principe astringent des végetaux, et principalement l'écorce de *Cinchona officinalis*, décompose les acides mercuriels et antimoniaux dans l'estomac, en s'unissant avec l'oxigène, et les rend parfaitement inertes. Ainsi, le praticien qui a eu l'intention d'administrer de cette manière un traitement mercuriel plus parfait, et le malade qui s'imagine avoir passé ainsi, comme on dit, les grands remèdes, se sont tous les deux pitoyablement trompés. La maladie résiste avec opiniâtreté à l'usage combiné de ces deux remèdes, ou elle disparoît pour reparoître bientôt après avec plus de force.

C'est à cette erreur ou ignorance du praticien sur la décomposition réciproque du mercure et du quinquina, que beaucoup de malades doivent probablement leur vie. Car je vois tous les jours des exemples

de personnes des deux sexes, foibles ou très-délicates, auxquelles des praticiens ignorans prescrivent, et quelquefois à très-grandes doses, le sublimé corrosif, uni avec une décoction de quinquina, à la vérité, sans guérir à fond la vérole, mais aussi sans produire les symptômes graves et dangereux que ce remède âcre ne manqueroit pas de faire éprouver, si on l'administroit seul et sans cette décoction de quinquina. Ainsi c'est souvent à une double erreur d'un praticien ignorant que les pauvres malades doivent leur conservation.

Enfin le dernier, et un des moyens les plus efficaces à joindre à l'usage du mercure pour rendre son effet plus sûr et moins dangereux, ce sont les bains chauds, ou, selon les circonstances, les bains de vapeurs. Ces derniers même servent souvent seuls dans les climats chauds, pour arrêter et pour soulager la maladie syphilitique sans l'usage du mercure. J'en reparlerai dans la seconde section de ce chapitre.

A l'égard des bains chauds, j'ai déja donné plus haut (chap. II) les règles et précautions à suivre dans leurs applications. Je me contenterai, en conséquence, de faire ici quelques remarques physiques sur ce remède et sur les préjugés généralement répandus et accrédités, concernant ses effets sur le corps humain.

Il est premièrement bien sûr que l'application additionnelle de la chaleur douce à la surface du corps, par le moyen des bains, excite les vaisseaux et les conduits excrétoires des glandes cutanées, et augmente

par conséquent leur sécrétion, en même temps qu'elle produit une sensation agréable et générale, et qu'elle nettoie la peau. Mais, pour produire ces effets, il faut que le bain ne soit pas au-dessous du 96 ou 97° du thermomètre de Fahreinheit, ou autrement de 29 à 30 de celui de Réaumur. Si le bain est au-dessous de la chaleur du corps humain, il ne produit plus l'effet du bain chaud, mais bien celui d'un bain froid. Les bains chauds, appliqués à ce degré de température ne relâchent ni n'affoiblissent, comme la plupart des malades et même beaucoup de praticiens se l'imaginent ; mais il faut que le malade n'en abuse pas, ou ne se couche pas après ; car il provoque ainsi la sueur. Ils produisent, au contraire, une certaine vigueur et un sentiment d'énergie et d'activité dans le systême du corps, comme chacun peut s'en convaincre aisément lorsqu'il sort d'un bain chaud bien ménagé, dans un jour d'été très-chaud. On se sent alors plus léger, plus vigoureux, d'abattu et accablé qu'on étoit avant d'y entrer. Mais il n'y a pas de doute que l'abus de ce moyen, comme de tous les autres, peut devenir nuisible. La crainte où l'on est que l'usage des bains chauds ne dispose à prendre du froid, me paroît fondée sur un préjugé, parce qu'on est accoutumé d'appeler bains chauds ce qu'on devroit plutôt appeler bains froids, ou parce qu'on néglige de se couvrir le corps convenablement en sortant du bain. La débilité, la foiblesse, ou le relâchement, dont on entend faire tant de plaintes, ne sont pas dus aux bains chauds, mais bien à ce que les

malades se couchent, ou se couvrent trop chaudement le corps, après qu'ils sont sortis du bain, sur-tout en se mettant des gilets de flanelle immédiatement sur la peau : cette méthode produit une grande transpiration, qui affoiblit toujours le corps.

Outre l'effet des bains chauds à la surface du corps, il y en a un autre non moins remarquable, et également utile, qui résulte de l'absorption d'une quantité très-considérable d'eau dans la masse du sang. C'est de cette vertu des vaisseaux absorbans du systême lymphatique, que dépendent les effets non-seulement des divers bains médicamenteux, mais aussi de beaucoup d'autres applications externes à la surface du corps, qui produisent des effets très-prompts et très-surprenans, même jusqu'à causer la mort, dans le systême du corps : l'application du quinquina, de l'alcool, du tabac, de l'opium, de la scille, etc., etc. en fournit des preuves évidentes, malgré tout ce que quelques physiciens ont avancé dernièrement contre le systême de l'absorption cutanée.

## SECTION II.

Comme il y a plusieurs exemples de cas où le mercure manque de guérir, ou dans lesquels les malades ne peuvent en supporter l'usage sans s'exposer à des accidens fâcheux, on a cherché depuis long-temps un remède qui, sans avoir aucune des qualités nuisibles de cette substance, en eût toutes les vertus. J'ai

pris la peine d'analyser un grand nombre des remèdes secrets ou arcanes qu'on vante pour la vérole, et qu'on annonce le plus souvent comme de simples préparations végétales; et j'ai trouvé qu'ils ne sont, pour la plupart, autre chose que quelqu'une des préparations mercurielles, qu'on a pris soin de déguiser, tantôt avec une décoction de quelque végétal, tantôt avec un sirop.

On a vu, dans le chapitre précédent, quelle étoit mon opinion sur les vertus des remèdes oxigénés; je les regarde comme insuffisans, au moins dans nos climats, sur-tout pour guérir la maladie syphilitique proprement dite. Mais ils méritent d'être essayés dans tous les cas où le mercure manque d'efficacité, et principalement dans plusieurs maladies syphilitiques compliquées. On pourroit peut-être aussi, dans quelques cas, s'en servir avec avantage conjointement avec le mercure.

On a proposé comme propres à remplacer le mercure pour la guérison de la maladie syphilitique, plusieurs remèdes qui ont été employés même après qu'on eut connu ou administré le mercure, et qui, suivant des témoignages dignes de foi, le sont encore à présent avec le plus grand succès, sans aucune addition de mercure, dans l'Amérique méridionale et septentrionale. J'ai vu plusieurs fois en Europe employer ces remèdes préparés avec le plus grand soin et administrés à de très-fortes doses. Ils n'ont jamais produit l'effet desiré, du moins dans aucun des cas que j'ai eu l'occasion

d'examiner et de suivre complétement ; et je ne connois pas un seul exemple de vérole confirmée qui ait été guérie par aucun de ces remèdes seuls, de manière à pouvoir dire positivement que le mercure n'avoit point de part dans la cure. Car, dans tous les cas semblables qui se sont présentés dans ma pratique, les malades avoient pris du mercure avant d'avoir recours à ces remèdes, ou bien ils avoient été obligés d'en faire usage quelque temps après ; parce que la syphilis n'ayant pas été radicalement guérie, avoit reparu lorsque le malade s'en croyoit totalement délivré par ces médicamens. C'est ce que j'ai observé sur-tout à l'égard du bois du *Guajacum officinale*, de l'écorce de *Laurus sassafras*, de la racine de *Smilax salsaparilla*. J'ai vu la même chose à l'égard de l'opium, de l'alcali volatil, des lézards, de la gomme-résine de gaïac, et des différentes décoctions ou sirops végétaux, qu'on a tant loués, tant recommandés et tant vantés en France, ainsi qu'en Angleterre.

J'ai vu la décoction de gaïac avec l'écorce de la racine de *daphne mezereum*, une forte décoction de salsepareille à grandes doses, l'opium également à grandes doses, et différens autres remèdes et décoctions, guérir quelquefois radicalement des maux syphilitiques contre lesquels on avoit employé inutilement le mercure à différentes reprises. Voilà tout ce que je puis dire avec certitude ; mais je pense qu'on ne peut, dans nos climats tempérés, fonder ses espérances sur un d'eux, seul, pour la guérison radicale de la vérole

confirmée, sans l'usage précédent ou postérieur du mercure.

Outre les remèdes que je viens de citer, il y en a encore plusieurs autres qui sont dignes de notre attention, et qui méritent certainement des épreuves plus exactes que celles qu'on a faites jusqu'ici pour en constater les vertus. Je parle de ceux qui sont recommandés par des savans en état de bien observer. Telle est la racine de *Lobelia syphilitica*, dont Kalm et Bartram disent que les habitans de l'Amérique septentrionale se servent pour guérir la maladie vénérienne aussi efficacement et aussi radicalement que nous pouvons le faire avec le mercure (1). Ils prennent une poignée de cette racine fraîche, ou sèche, ce qui vaut mieux, à ce qu'on dit; ils la lavent et la font bouillir dans douze livres d'eau. Le malade boit chaque jour deux livres de cette décoction dans le commencement, si sa constitution peut la supporter, et il augmente la dose par degrés, jusqu'à ce qu'il ne puisse plus soutenir la purgation qu'elle excite. Alors il en suspend l'usage pendant un jour ou deux, pour la reprendre, s'il le faut, jusqu'à ce qu'il se trouve

(1) Ce dernier auteur conseille de faire prendre au malade huit onces de la décoction de cette racine, trois fois par jour, l'estomac étant vide, et d'augmenter la dose suivant les forces du malade, en lui faisant prendre des bains chauds dans le même temps, et le tenant à un régime convenable. Il faut prendre garde à ne pas employer la *Lobelia longiflora* au lieu de la *Lobelia syphilitica*, parce que la première est de nature beaucoup plus âcre que la dernière.

Universitäts- und Landesbibliothek Düsseldorf urn:nbn:de:hbz:061:2-146096-p0362-3 DFG

parfaitement bien : ce qui a lieu pour l'ordinaire en quinze jours. Lorsqu'il y a quelque affection extérieure, ils lavent avec cette même décoction les parties affectées. Si la maladie est très-opiniâtre, ils mêlent avec la *Lobelia* la racine de *Ranunculus abortivus*, mais en petite quantité, à cause de son acrimonie. Pour guérir les ulcères syphilitiques, ils les saupoudrent avec la racine sèche du *Geum rivale*. Ils guérissent aussi les ulcères profonds et putrides, en y appliquant la poudre de l'écorce intérieure du *Ceanothus americanus*.

On vante, dans l'Amérique méridionale et dans les Indes orientales, les décoctions des bois de gaïac, de sassafras, de salsepareille, de squine, comme des remèdes qui suffisent seuls pour guérir avec facilité la vérole la plus confirmée. Il se peut que ces substances guérissent les maladies syphilitiques entre les tropiques et dans les climats les plus chauds de notre globe; mais en Europe je n'ai jamais vu un seul cas où ils aient opéré une guérison radicale : j'ai observé au contraire que les décoctions des bois nuisent quelquefois en produisant des sueurs immodérées, des crachemens de sang, etc. dans les tempéramens grêles et délicats.

On prétend qu'on emploie avec beaucoup de succès dans le Brésil, en Portugal, et dans d'autres contrées, le *Decoctum lusitanicum*. (Voy. Ph. Syph.)

On se sert à Naples de l'*Agave americana* en décoction; et on dit aussi que les ulcères et autres symptômes syphilitiques se guérissent quelquefois chez nous par

une simple décoction de la racine de *Chicorium intybus*. On préconise autant à la Jamaïque la décoction de l'*Euphorbia parviflora*. On dit qu'à Guatimala et en Espagne on guérit les ulcères et les maladies syphilitiques de la peau avec les petits lézards appelés *Anolis de terre*. Après en avoir ôté la peau et les entrailles, et coupé la tête et la queue, on fait avaler un de ces lézards cruds tous les matins à jeun.

*Marsden* rapporte, dans son *Histoire de Sumatra*, que les Malais se guérissent de la maladie syphilitique par une décoction de la racine du *Smilax china;* et il ajoute ce fait curieux, que ce remède produit chez eux la salivation, effet que cette plante ne produit jamais chez nous en Europe.

*Bruce*, dans son *Voyage en Abyssinie*, dit que les maladies vénériennes sont très-communes à Sennaar, mais jamais assez mauvaises, ni dans l'un ni dans l'autre sexe, pour empêcher les mariages. Les sueurs et l'abstinence, dit-il, suffisent pour les guérir, quelqu'invétérées qu'elles soient. Au contraire, ajoute-t-il (ce qui est sans doute très-remarquable), le mercure les irrite et ne les guérit point.

En Europe, comme je l'ai observé plus haut, on se sert quelquefois avec avantage de la décoction du bois de gaïac, auquel on a donné, pour cette raison, le nom de *Lignum sanctum;* et le fameux *Hutten*, un des martyrs de cette maladie, dit s'en être guéri radicalement avec cette décoction, après avoir essayé inutilement un grand nombre d'autres remèdes.

Universitäts- und Landesbibliothek Düsseldorf urn:nbn:de:hbz:061:2-146096-p0364-5 DFG

On dit que toutes les parties de cet arbre, telles que la gomme-résine qui en distille, les fleurs, les feuilles, etc., sont douées des mêmes vertus que le bois.

La racine et l'écorce du *Laurus sassafras*, vantées dans le commencement comme possédant la même vertu que le gaïac, n'ont point soutenu cette réputation en Europe. Mais les vertus médicamenteuses de la racine du *Smilax salsaparilla*, quoique cette racine soit presque sans odeur ni saveur, ont été confirmées par les premiers médecins de ce siècle : on ne la donne cependant jamais seule, mais conjointement avec le mercure, ou après l'usage infructueux de ce remède. On l'administre en poudre, à la dose de deux drachmes, ou en décoction, trois ou quatre fois par jour. Cette décoction se montre sur-tout très-utile après qu'on a administré pendant quelque temps le mercure. Quelquefois on en fait une tisane composée, en y ajoutant l'écorce de la racine du *Daphne mezereum*, ou du *Daphne laureola*. On a trouvé ces dernières plantes très-efficaces, sur-tout dans les maladies syphilitiques invétérées, ou compliquées avec les scrophules. *Voy.* Ph. syph., où j'ai inséré les formules de plusieurs autres décoctions composées de salsepareille et autres végétaux, recommandées par différens auteurs.

J'ai vu un malade à Londres, qui, étant affecté d'ulcères syphilitiques rebelles au mercure, fut guéri, comme on me l'assura, par le moyen suivant : On fit mettre une livre de salsepareille dans un

fourneau, pour la torréfier, et, après avoir divisé cette poudre en trois portions, on ordonnoit au malade d'en avaler une chaque jour. La personne qui m'a communiqué ce fait, disoit qu'on avoit guéri plusieurs malades dans des circonstances semblables, par le moyen de ce remède. Au défaut de ces plantes étrangères, on se sert quelquefois avec succès de la décoction du *Buxus semper virens*, des racines d'*Arctium lappa*, de *Carex arenaria*, et de plusieurs autres.

On a recommandé, il y a quelques années, dans les blennorrhagies, ainsi que dans les ulcères de la gorge et autres maladies syphilitiques rebelles au mercure, la décoction ou l'extrait de *Saponaria officinalis;* on en donne une demi-once en pilules, ou dissoute dans deux ou trois livres d'eau pour l'usage interne, et on dissout la même dose dans une livre d'eau, avec laquelle on fait gargariser le malade huit à dix fois par jour.

Le docteur *Byornlund* a recommandé, dans les Mémoires de l'académie de Stockholm pour l'année 1784, la décoction de l'écorce du *Prunus padus*, comme très-efficace dans plusieurs maladies syphilitiques invétérées, principalement en y joignant l'usage du mercure. — Le même auteur a trouvé l'infusion du *Ledum palustre* très-utile dans plusieurs maladies cutanées, regardées comme lépreuses. D'autres écrivains ont recommandé, dans les maladies syphilitiques opiniâtres, l'usage d'une décoction des tiges de la douce-amère (*Solanum dulcamara*).

Universitäts- und Landesbibliothek Düsseldorf urn:nbn:de:hbz:061:2-146096-p0366-7 DFG

J'ai fait mention, dans la première section de ce chapitre, des expériences et des effets de l'opium, observés par le docteur *Nooth*, et j'ajoute ici qu'on s'est servi avec succès du même remède, dissous dans l'eau ou dans l'alcool, et appliqué extérieurement. On a recommandé depuis, probablement dans le même but, l'extrait de la ciguë (*Conium maculatum*) à l'extérieur et à l'intérieur, en grandes doses. On a donné quelquefois, dans des cas désespérés, le même extrait avec l'oxide d'antimoine hydrosulfuré jaune, de chacun quinze grains par jour.

Le docteur *Peyrilh* a proposé, il y a quelques années, d'employer l'alkali volatil de préférence au mercure pour guérir les maladies syphilitiques. C'est ce sel qui entre, à une dose très-considérable, dans le sirop qu'on vend sous le nom de *sirop végétal de Velnos*.

Je connois plusieurs cas de malades traités pendant long-temps et sans succès par le mercure, qui ont été guéris par l'usage de la décoction de salsepareille, à la dose de deux livres par jour, à laquelle on ajoutoit un gros de carbonate de soude. On a trouvé à Londres, dans des ulcères opiniâtres, pour lesquels on avoit tenté en vain le mercure et plusieurs autres remèdes très-vantés, que l'usage interne du carbonate de potasse liquide, à la dose de vingt à trente gouttes par jour, produisoit un excellent effet.

Le docteur *Winterl*, professeur en botanique à Bude, en Hongrie, a découvert, il y a quelques années, que les habitans des confins de la Turquie

font usage, avec beaucoup de succès, comme d'un remède domestique, d'une décoction de la racine d'*Astragalus exscapus* dans tous les degrés des diverses maladies syphilitiques. Le docteur *Quarin*, de Vienne, a préparé une décoction avec une demi-once de cette racine dans une livre et demie d'eau, réduite, par l'ébullition, à une livre. Il l'a fait prendre tiède, matin et soir. Il a essayé cette décoction dans quatre cas, et il dit qu'il a réussi dans chacun, sans l'usage d'aucun autre remède. Le premier malade étoit une femme attaquée de douleurs vagues et de tophus ulcérés (*Arthritide et tophis exulceratis laborans*). Elle fut guérie en quatre semaines. La première semaine, cette décoction produisit six ou sept selles par jour: les trois semaines suivantes, les selles furent moins fréquentes; mais les urines et les sueurs augmentèrent. Le second étoit aussi une femme affectée de plusieurs tophus; elle fut guérie en cinq semaines. Le troisième malade étoit attaqué de dartres et d'ulcères syphilitiques, et de douleurs rhumatismales; il fut guéri en six semaines, et de la même manière, c'est-à-dire qu'il eut d'abord la diarrhée, et qu'ensuite les urines et les sueurs augmentèrent. Le quatrième étoit un jeune homme attaqué de deux bubons très-gros et très-durs; il fut guéri en trois semaines par des sueurs et de grandes évacuations d'urine, mais sans diarrhée. Ce remède paroît devoir être une des meilleures acquisitions pour la médecine, si ses effets se confirment par des expériences nouvelles.

Universitäts- und Landesbibliothek Düsseldorf urn:nbn:de:hbz:061:2-146096-p0368-9 DFG

Je me suis servi avec succès, dans beaucoup de circonstances où le mercure a manqué de produire l'effet desiré, de l'écorce verte ou brou des noix du *Juglans regia* en décoction ou en extrait. On a publié, il y a quelques années, que le principal ingrédient de la fameuse décoction du docteur *Pollini*, de Laybach en Carniole, est l'écorce ligneuse de noix; mais je me suis assuré, par des informations plus certaines, que cette assertion est dénuée de fondement. Je parlerai plus bas de la vertu et des effets de ce précieux médicament. *Voyez* Chap. XIX, *à la fin*.

Le sirop dit *de Belet*, que beaucoup de personnes regardent comme une composition purement végétale, contient du nitrate de mercure, ainsi que *Bayen* l'a démontré par une analyse exacte. Mais, comme on a fait long-temps un secret de ce remède, sa composition varie dans les différentes pharmacies. Ce sirop est un mélange composé, en général, avec l'oxide rouge de mercure, l'acide acéteux, l'acide nitrique, l'alcool et du sirop. Quelques-uns omettent l'acide acéteux. On le prépare tantôt par dissolution, tantôt par simple digestion. Il y a encore de grandes différences quant aux proportions d'acides employées. On a publié dernièrement une formule, qu'on a offerte comme la meilleure préparation, ou comme une composition corrigée de ce sirop. On conseille de dissoudre le mercure dans l'acide nitrique, d'ajouter l'alcool à cette dissolution; et, après une digestion de

plusieurs jours, d'y mêler le sirop. Nous devons la connoissance exacte des diverses formules d'après lesquelles on prépare ce remède, au citoyen *Bouillon-Lagrange*, qui les a publiées dans les *Annales de chimie*, tome XXIX, page 162, et dans le *Journal de Médecine*. L'auteur observe, en chimiste éclairé, que ce remède, préparé par distillation, ne contient point de mercure. En effet, le mercure précipité par l'alcool de sa dissolution acéteuse et nitrique, reste au fond de la cornue; et si on le prépare par digestion, il se précipite également au fond de la bouteille, au point que si l'on fait prendre aux malades la totalité de la liqueur, les dernières portions se trouvent contenir tout le mercure, en partie en état d'oxide et en partie en nitrate de mercure : ce qui forme un dépôt très-abondant dans la bouteille. Si on décante la liqueur reposée, elle ne contient point de mercure; c'est ce que *Bayen* a démontré le premier : c'est donc, à tous égards, une mauvaise préparation, qu'aucun praticien honnête et éclairé ne devroit jamais employer. Il n'est pas douteux, vu le grand usage qu'en font plusieurs médecins français, même de ceux qui jouissent d'une grande réputation, que beaucoup de véroles manquées qu'on rencontre ne soient dues à l'insouciance avec laquelle on prescrit un remède dont, faute de connoissances chimiques, on ignore la composition, et un remède qui ne contient pas du tout du mercure, ou qui contient une portion de sel mercuriel âcre si grande, que le malade ne peut pas en continuer l'usage au-

tant qu'il le faudroit. — Que des charlatans ou de vieilles femmes conseillent de tels remèdes, cela n'étonne point; mais que des médecins ou des chirurgiens qui prétendent savoir leur état par principes, et qui en ont la réputation, fassent usage de ces drogues, de ces mélanges absurdes, inefficaces ou même dangereux : voilà ce qui est vraiment honteux et déporable. — Je pense donc, avec le citoyen *Bouillon-Lagrange*, qu'il est très difficile, pour ne pas dire impossible, de préparer un sirop mercuriel avec le nitrate de mercure et l'alcool, sans décomposer ce sel, et qu'il faut regarder tous ces mélanges comme des médicamens que les charlatans seuls préconisent, mais que l'homme instruit et de bonne-foi doit rejeter. Je suis convaincu avec le citoyen *Chaussier*, qui a fait beaucoup d'expériences avec les préparations nitriques de mercure, que ni la pureté des substances, ni l'exactitude dans leur préparation, ne peuvent donner un médicament certain. C'est probablement la raison pourquoi plusieurs apothicaire plus instruits en chimie que les autres, vendent aujourd'hui, au lieu de sirop de *Belet*, le *Sirop de Cuisinier*, composition préparée de la manière suivante, et dans laquelle ils substituent au nitrate de mercure une certaine quantité de sublimé corrosif, à une dose telle que le malade ne prend qu'un quart de grain, ou tout au plus un demi-grain de ce sel mercuriel par jour.

Prenez trente onces de salsepareille; faites-les in-

fuser pendant vingt-quatre heures dans vingt-deux livres et demie d'eau de fontaine; faites-les réduire ensuite, par l'ébullition, à sept livres et demie : répetez trois fois cette opération, ayant toujours l'attention de décanter à chaque fois les sept livres et demie d'eau, et d'ajouter de nouvelle eau. Faites bouillir de nouveau ces trois eaux ou décoctions réunies, ajoutant de fleurs de bourrache, de roses blanches, de séné et d'anis, de chaque deux gros, jusqu'à diminution de moitié, et faites-y dissoudre quatre à six grains de muriate oxigéné de mercure. Ayant coulé cette décoction, ajoutez-y deux livres de sucre et autant de miel; faites, selon l'art, un sirop qui servira pour neuf jours : chaque neuvième du total étant séparé en trois prises, que le malade prendra à sept et à dix heures du matin, et à cinq heures du soir. Il est avantageux que le malade boive aussi chaque jour, s'il est possible, six livres d'eau, dans lesquelles on aura fait bouillir six drachmes de salsepareille; ce qui fera sa boisson journalière. Pendant les neufs jours employés à l'usage du sirop, le malade restera dans son lit; il continuera pendant trente-un autres jours l'usage de ce sirop avec la tisane de salsepareille; il pourra sortir, s'il fait beau, ayant soin de rentrer chez lui avant le coucher du soleil. Pendant les quarante jours, le malade ne mangera à dîner qu'une soupe de riz, avec du poulet ou du veau rôti, sans sel ni poivre : le soupé sera de même. Ce remède opère par les sueurs, par les urines ou par les selles.

Universitäts- und Landesbibliothek Düsseldorf urn:nbn:de:hbz:061:2-146096-p0372-9 DFG

Enfin on exalte depuis plusieurs années, en France, une composition annoncée sous le nom de *Rob anti-syphilitique*, et dont la vente est affichée sur tous les murs de Paris, tantôt avec le simple nom de *Laffecteur*, tantôt avec ce nom, auquel on joint le titre pompeux de *médecin-chimiste*.

Le principal ingrédient de ce médicament est le roseau des marais (*Arundo phragmites*), dont on fait une forte décoction, en y ajoutant de la salsepareille et, sur la fin, des semences d'anis; ensuite, avec du miel ou du sucre on fait de cette décoction réduite un rob ou un sirop. Le prix de chaque bouteille est de 24 francs.

Depuis deux ans sur-tout, j'ai vu un très-grand nombre de malades qui sont venus me consulter après avoir pris de ce rob, pendant long-temps et à diverses reprises, sans aucun succès : d'autres se trouvoient plus mal qu'auparavant; d'autres même, qui avoient des ulcères à la gorge et des os cariés, étoient devenus absolument incurables sous l'usage de ce rob, par les progrès que ces maux avoient faits à la base du crâne ou dans d'autres parties du corps. Parmi ceux qui viennent chez moi pour des maladies vénériennes ou syphilitiques invétérées, il y en a au moins les deux tiers qui conviennent avoir pris de ce rob de Laffecteur.

Je n'entrerai point (car c'est au-dessous de moi) dans aucun détail pour développer toutes les intrigues ténébreuses et tous les mensonges qu'on a employés

pour mettre en vogue ce remède. Mais quand je vois que des hommes que les lois autorisent à se dire médecins le recommandent à leurs malades, je suis saisi de pitié et d'indignation, parce que rien ne prouve plus dans quel avilissement la médecine est tombée en France, que de voir des médecins, même parmi ceux de l'ancienne Faculté de Paris, prescrire un remède de charlatan, un remède secret, plutôt que de se servir de ceux dont ils doivent connoître l'efficacité, ou de proposer à leurs malades de recourir aux lumières de personnes plus éclairées, s'ils se trouvent eux-mêmes trop peu instruits dans cette partie de l'art de guérir.

Il n'est donc pas étonnant jusqu'à un certain point, que le Gouvernement, voyant des médecins préconiser ce secret de charlatan, ait contribué de temps en temps à l'accréditer.

Le lecteur qui voudra se convaincre de la vérité de tout ce que je viens de dire, n'a qu'à se donner la peine de lire l'ouvrage que Laffecteur annonce périodiquement pour tenir en haleine l'opinion publique sur l'efficacité de son rob.

Je ne descendrois pas dans un plus grand détail sur cette partie honteuse de l'histoire du traitement antisyphilitique, si le public, et principalement les médecins éclairés de l'Europe, n'avoient, en quelque sorte, le droit d'exiger d'un auteur qui a écrit *ex professo* sur les maladies vénériennes, de discuter tout ce qui y est relatif, d'éclaircir toute espèce de doute, et de dévoiler les impostures des charlatans.

Universitäts- und Landesbibliothek Düsseldorf urn:nbn:de:hbz:061:2-146096-p0374-1 DFG

Je commence donc par affirmer, soit d'après mes propres recherches, soit d'après celles des médecins et des chirurgiens les plus éclairés de l'Europe, 1°. que je ne connois aucun médicament quelconque autre que le mercure, qui, dans les climats tempérés ou froids de cette partie du globe, guérisse radicalement la vérole, c'est-à-dire les maux que le virus vraiment vénérien ou syphilitique produit dans le corps humain ; 2°. que les préparations mercurielles, bien choisies, et administrées avec jugement et prudence, ayant égard, soit au tempérament des malades, soit aux différens degrés de la maladie, ne sont jamais dangereuses ; qu'elles guérissent radicalement la vérole, et ne manquent leur effet que dans un petit nombre de cas ; 3°. que dans ces cas très-rares, la décoction de gaïac ou de salsepareille, préparée avec soin, seule ou combinée avec le mercure, soutenue par des bains d'eau chaude ou ceux de vapeur, guérit aujourd'hui les maladies vénériennes les plus invétérées aussi bien que dans le seizième siècle, lorsque ces plantes furent introduites dans la médecine en France, comme elles le sont encore en Angleterre, en Allemagne, en Italie, etc. où on n'a pas besoin de recourir au rob de Laffecteur ; 4°. que, pour ce qui concerne en particulier la Gonorrhée ou Blennorrhagie, je regarde le rob de Laffecteur, tel qu'il le donne dans ces cas, comme un remède plutôt dangereux que salutaire (j'en donnerai les raisons tout-à-l'heure) ; et je suis convaincu qu'un grand nombre de personnes qui ont

pris de cette espèce de rob pour se guérir de ce mal, et qui aujourd'hui souffrent des effets malheureux qu'il a produits, seroient bien portantes et radicalement guéries, si elles eussent employé simplement et uniquement une décoction légère de mauve, ou de guimauve, ou de saponaire, ou de salsepareille.

Je vais exposer à présent ce que je sais positivement sur la nature ou les qualités, l'administration, et les effets de ce rob.

1°. Le résultat des nombreux essais de ce remède, faits par moi-même et par plusieurs praticiens de mes amis, ainsi que par d'autres médecins ou chirurgiens également éclairés et impartiaux, est que le rob de Laffecteur, administré pur (sans addition de mercure) aux malades qui n'ont jamais pris de mercure, ne guérit jamais radicalement, dans nos climats, la vérole ou les maladies syphilitiques; ou, ce qui revient au même, que ces cas sont si rares, qu'ils ne peuvent former aucune exception. A peine en trouveroit-on un ou deux sur cent. Il est vrai que, dans plusieurs cas, des malades réduits, pour ainsi dire, par le régime sévère que Laffecteur leur impose pendant le traitement, semblent être délivrés de leurs anciens maux syphilitiques; mais quand ils ont repris leur régime accoutumé et recouvré leurs forces, ils se trouvent de nouveau affectés des mêmes symptômes de vérole qu'ils avoient avant de s'être confiés à son rob.

2°. Le rob antisyphilitique, administré *pur* aux

malades qui ont déja pris du mercure sans succès, ne produit très-souvent ni guérison, ni aucune amélioration; et, ce qu'il est important de considérer, il leur fait perdre un temps précieux, pendant lequel ils auroient eu recours à des remèdes efficaces et sûrs qui auroient pu les sauver. Dans les autres cas où ce rob est employé pour des accidens qui restent encore après l'usage du mercure, il les soulage et même les guérit; mais il ne paroît pas produire alors plus d'effet que la salsepareille, le gaïac, l'astragalus exscapus, et beaucoup d'autres végétaux connus, publiés et recommandés par différens auteurs dans les mêmes circonstances de la maladie. Le témoignage unanime des praticiens les plus respectables, en Angleterre et en Allemagne où ce rob est entièrement inconnu, et où on guérit pourtant fort heureusement ces mêmes accidens, est une preuve convaincante de ce que je viens d'avancer. Il n'y a que l'ignorance et le charlatanisme qui puissent le regarder et le préconiser comme l'unique remède de ces accidens. Du moins je n'ai point vu que, faute de ce rob, il mourût plus de soldats et de marins dans les hôpitaux d'Angleterre et d'Allemagne qu'en France, où tant de gens sans instruction le croient un moyen infaillible et la dernière ressource de l'art. Mais dans ces pays les Gouvernemens, méprisant tous les remèdes de charlatans, confient les malades aux soins des médecins et des chirurgiens les plus éclairés.

3°. Parmi le grand nombre de malades qui sont

venus me consulter sur leur état après avoir fait usage du rob de Laffecteur, et dont quelques-uns même le prenoient encore dans la maison de cet homme, il s'en est trouvé plusieurs qui éprouvoient une salivation abondante bien caractérisée, avec l'haleine puante, les gencives gonflées, les dents vacillantes, et qui m'ont affirmé n'avoir jamais pris auparavant de mercure. Or, d'après ces faits, il est évident pour moi que Laffecteur donne du mercure dans son rob, et même une des préparations les plus âcres et les plus dangereuses de ce métal, le muriate oxigéné de mercure ou *sublimé corrosif;* et c'est, sans doute, dans tous les cas où il s'est assuré par les questions faites à ses malades qu'ils n'ont point encore pris de mercure. En effet, comment expliquer autrement ces salivations? car il n'y a aucun remède connu, excepté le mercure, qui, en Europe, produise cet effet. C'est donc tromper indignement le public que d'affirmer, comme le fait Laffecteur, que l'on guérit les maladies vénériennes avec ce rob *sans* mercure, tandis que l'on y fait entrer la préparation de ce métal reconnue pour être la plus âcre et la plus dangereuse.

4°. Outre les deux manières de préparer le rob antisyphilitique dont je viens de parler (l'une sans mercure, et l'autre à laquelle on unit du sublimé corrosif, tout en avançant et en soutenant hardiment le contraire), Laffecteur débite une troisième composition, sous le nom de *Rob antisyphilitique décom-*

*posé, modifié* ou *corrigé*, et il la vante sur-tout pour les gonorrhées. Or voici ce que les malades m'ont rapporté avoir observé sur eux-mêmes des effets de cette préparation. Ils éprouvent, quand ils en font usage pendant la gonorrhée, des pissemens de sang, et même de véritables hémorrhagies de l'urètre et de la vessie; et fort souvent ensuite ils restent sujets à des coarctations ou à des rétrécissemens du canal, ainsi qu'à des écoulemens très-opiniâtres. Quelques-uns se sentent affectés en outre de spasmes, soit dans l'estomac, soit dans la poitrine : or, tous ces accidens, bien considérés, me font soupçonner fortement que Laffecteur mêle à cette troisième espèce de rob, ou de la poudre, ou de la teinture de cantharides; médicament très-âcre, et le seul, à ma connoissance, qui produise de semblables effets sur l'économie animale.

Je conclus des observations et des remarques que je viens de présenter,

1°. Que les effets du rob antisyphilitique de Laffecteur, pur, c'est-à-dire sans addition de mercure, sont à peu près les mêmes que ceux produits par une décoction forte de salsepareille, ou de gaïac; et que par conséquent on ne peut jamais, dans aucun cas, compter sur une guérison sûre et radicale de la vérole par le moyen de ce rob seul.

2°. Que ce rob, combiné avec du sublimé corrosif, comme Laffecteur paroît le faire dans tous les cas où les malades qui le consultent n'ont pas pris auparavant du mercure, produit les mêmes effets que le

Universitäts- und Landesbibliothek Düsseldorf urn:nbn:de:hbz:061:2-146096-p0379-2 DFG

mercure administré à la manière ordinaire, avec cette différence que les médecins instruits et sachant distinguer les degrés de la maladie, les divers tempéramens et l'âge de leurs malades, font un choix raisonné parmi les préparations mercurielles, et n'administrent pas indistinctement le sublimé corrosif, qui en est une des plus âcres préparations, et qui devient même, dans beaucoup de cas, un véritable poison. Souvent en effet il produit des crachemens de sang, des tremblemens de nerfs, des coliques, et détruit l'estomac, au point que les malades traînent une existence misérable le reste de leurs jours, ou périssent, à la fleur de leur âge, des mauvais effets de ce remède.

Je me permettrai ici une petite digression à ce sujet. Il est étonnant que sous un gouvernement régulier et humain on permette la vente et l'administration d'une drogue comme le sublimé corrosif, soit seul, soit déguisé, dans une décoction ou dans un rob. Les écoles de médecine, bien organisées, et munies par le Gouvernement de pouvoirs suffisans, n'interdiroient-elles pas l'usage d'un remède si dangereux entre les mains d'un charlatan, et même n'en borneroient-elles pas l'usage aux hôpitaux, sans avoir aucun égard à son bas prix? Il me paroît tout-à-fait contradictoire, et même parfaitement ridicule de jeter les hauts cris pour un malheureux qu'on écrase dans les rues, ou qui se noie dans la rivière, pendant qu'on souffre patiemment que des milliers de ma-

lades, particulièrement ceux d'un tempérament foible ou irritable, soient sacrifiés par les mains des charlatans, ou meurent bientôt après des suites de l'administration imprudente et empirique de ce remède dangereux, de cette espèce de poison.

3°. Les malades affectés d'une gonorrhée ménageroient davantage et leur bourse et leur santé en ne buvant que de l'eau avec du sirop d'orgeat, ou quelque décoction mucilagineuse, qu'en faisant usage du rob antisyphilitique *corrigé* ou *décomposé* de Laffecteur; ils s'épargneroient par ce moyen beaucoup de douleurs pendant la maladie, et ils éviteroient bien sûrement les hémorrhagies de l'urètre ou de la vessie, les rétrécissemens de ce canal, la suppression d'urine, et d'autres affections de la vessie qui surviennent tant de fois après l'usage du rob antisyphilitique *décomposé*.

4°. D'après les lumières que nous avons acquises sur la nature, les différentes modifications et complications des maladies syphilitiques ou vénériennes, et sur les différences qu'elles exigent dans le traitement, il est hors de doute, et il n'y a, je crois, aucun médecin éclairé en France qui ne pense avec moi qu'on peut, comme on le fait en Allemagne et en Angleterre, guérir ces maux aussi bien et même mieux sans le rob antisyphilitique. Il est honteux, et cela prouveroit que l'art est réduit au dernier degré de l'avilissement; il est honteux, dis-je, que des médecins et des chirurgiens qui ont reçu une éducation

libérale, recommandent au hasard un remède de charlatan dont ils ne connoissent point la composition, et dont ils ne peuvent jamais par conséquent calculer les effets. Si un cas douteux, compliqué ou désespéré, s'offre dans la pratique, ne seroit-il pas mille fois plus honorable pour le praticien dont on demande l'avis, de conseiller au malade de faire une consultation avec un ou plusieurs de ses confrères, et de le laisser profiter de leurs lumières plutôt que de le faire passer entre les mains d'un charlatan ignorant, qui ne lui fait malheureusement que trop souvent perdre le temps et même le moment précieux où il auroit pu encore être sauvé par les soins d'un homme habile et éclairé?

On a encore recommandé, pour guérir ou au moins pour pallier la maladie syphilitique, les bains de vapeurs, naturels ou artificiels. En beaucoup d'endroits, en Italie sur-tout, on a pour le mercure une telle horreur, due probablement en partie à la tradition de ses effets pernicieux et sinistres lorsqu'on commença à s'en servir, que dans plusieurs endroits l'usage de ce remède contre la vérole est, ou étoit au moins encore, il y a peu d'années, défendu dans les hôpitaux par les gouvernemens : à Naples sur-tout il se trouve beaucoup de personnes qui, affectées plus ou moins de la vérole depuis vingt ou trente ans, et n'osant pas faire usage du mercure, ou l'ayant employé inutilement, vont tous les ans régulièrement aux grottes souterraines situées près de cette ville, et connues sous

le nom de *Sudatorio di San-Germano*, où ils se trouvent assez soulagés pour gagner jusqu'à la saison prochaine.

En Hongrie et en Pologne, les malades pauvres et vérolés cherchent à se soulager, probablement d'après le même principe, en se plaçant jusqu'à la tête dans du fumier pendant plusieurs jours de suite ; les Russes et les Turcs se soulagent de cette maladie au moyen de leurs bains de vapeur. Dans les pays chauds, on enterre quelquefois les personnes dans le sable brûlant pour la maladie syphilitique, ainsi que pour plusieurs autres maux cutanés et produits par quelque rhumatisme.

Il n'y a pas de doute que les bains de vapeur, administrés avec soin, contribueroient beaucoup, non-seulement à soulager les maux syphilitiques, mais à accélérer leur guérison, et qu'ils serviroient ainsi à déraciner plus sûrement les maux syphilitiques invétérés, si on les appliquoit d'une manière appropriée à la maladie, tous les trois ou quatre jours, pendant l'usage du mercure ; peut-être préviendroit-on aussi, par cette méthode, les effets pernicieux que le mercure cause tant de fois en restant dans le corps après qu'il a produit son effet sur le virus syphilitique.

Il y a différentes manières d'administrer les bains de vapeur. La suivante est une des meilleures pour les pays où l'usage de ces bains n'est point connu, ou introduit en pratique générale.

Universitäts- und Landesbibliothek Düsseldorf urn:nbn:de:hbz:061:2-146096-p0383-1 DFG

On placera le malade nud, et couvert de deux ou trois couvertures de laine, sur un petit banc ou sur le bord d'un escabeau de bois, non empaillé. Sous ses pieds, ou sous la chaise et sous la couverture, on posera un grand vase de bois rempli d'eau bouillante, ou, selon les circonstances, un vase quelconque, plutôt étroit que large, contenant à peu près deux ou trois onces d'alcool, qu'on allumera avec un morceau de papier. Le corps, la tête exceptée, étant lâchement couvert, comme je viens de le dire plus haut, sans cependant laisser de jour à l'air extérieur, le malade ne tardera pas à suer à grosses gouttes. On lui essuiera le visage lorsque la sueur y paroîtra abondante, et de temps en temps on lui donnera d'une décoction de gaïac ou de salsepareille, ou du petit-lait fait avec du vin blanc, ou simplement du thé avec du sucre; on prendra garde aussi, en levant doucement les couvertures, que le feu ne s'éteigne, et le malade écartera avec ses bras les couvertures du corps, afin que la chaleur et les vapeurs puissent parvenir et s'appliquer à toutes les parties de sa surface. Quand la liqueur est consumée par la flamme, le malade se fait essuyer promptement et il se met dans un lit bassiné. — On peut employer l'un ou l'autre de ces moyens par-tout et dans toutes les saisons de l'année, quand on veut, et il produit sans doute autant d'effet que le fameux *Sudatorio di San-Germano*, ou tout autre bain de vapeur qu'on puisse employer.

Universitäts- und Landesbibliothek Düsseldorf urn:nbn:de:hbz:061:2-146096-p0384-7 DFG

Mais, comme je l'ai dit plus haut, c'est encore un problême de savoir jusqu'à quel point tous ces remèdes agissent sans le concours du mercure. La vérole est certainement en général plus facile à guérir dans les climats chauds que dans les climats froids; et il n'y a pas de doute que le gaïac, la salsepareille, etc. ne guérissent radicalement beaucoup de maladies syphilitiques dans les pays chauds. Quant aux autres remèdes que nous voyons tous les jours annoncés par des empiriques et des charlatans, ou de prétendus possesseurs de secrets, comme ne contenant point de mercure, et guérissant radicalement tous les maux vénériens, ce sont, pour la plus grande partie, comme nous l'avons dit, des préparations mercurielles déguisées avec quelque tisane ou quelque sirop, ou bien des remèdes peu sûrs ou tout-à-fait nuls; et c'est même un grand bonheur pour les malades quand ils ne leur sont qu'inutiles.

Il résulte des observations et remarques que je viens de faire, que les essais, les recherches et les efforts de tous les gens de l'art, depuis trois siècles, pour trouver un remède antisyphilitique qui possède toutes les vertus des préparations mercurielles sans produire aucun de ses effets mauvais ou dangereux, ont été jusqu'ici infructueux, et que le mercure, sur-tout appliqué avec jugement, conserve, au moins chez nous en Europe, le premier rang comme remède souverain et spécifique pour guérir la vérole ou maladie syphilitique.—Il est consolant pour le médecin philosophe de

Universitäts- und Landesbibliothek Düsseldorf urn:nbn:de:hbz:061:2-146096-p0385-2 DFG

voir que par-tout où l'homme est sujet à un fléau, la nature met dans la balance le remède le plus simple et le plus puissant, et donne à l'homme, toujours actif dans les progrès de la perfectibilité, le génie nécessaire pour le découvrir. Il paroîtroit que l'homme le plus éclairé trouveroit dans sa raison le contre-poids de tous les maux moraux et physiques dont la nature semble l'accabler.

Je termine ce long chapitre en observant qu'on doit regarder et qu'on peut même établir comme une règle générale ce principe, qu'il n'y a aucune préparation mercurielle, ni aucun autre remède quelconque, qui convienne constamment dans tous les cas de la maladie syphilitique, et qu'il n'y a par conséquent aucun *remède antisyphilitique* ou *antivénérien universel*. Mon expérience, d'accord avec les observations des médecins les plus éclairés de l'Europe, confirme de plus en plus cette vérité, que les différentes préparations de mercure doivent être adaptées au tempérament et à l'idiosyncrasie de chaque malade, aux modifications ou dégénérations de la maladie elle-même dans les différens sujets, ainsi qu'aux différens états et aux complications variées de la vérole avec d'autres maladies, et qu'alors ces maladies guérissent presque toujours, ou au moins manquent bien rarement de céder aux efforts de l'art.

---

Universitäts- und Landesbibliothek Düsseldorf urn:nbn:de:hbz:061:2-146096-p0386-8 DFG